

Une voiture passa si vite sur le boulevard que l'immeuble où vivait Vanilla et sa famille trembla.

Elle était étendue sur son lit, les yeux fixés au plafond, plongée dans ses pensées.

A ce moment de l'année, le beau temps se présentait timidement sur le quartier de Stains, situé en banlieue parisienne. Les nuits étaient encore fraîches. Elle fit remonter la couette sous ses aisselles. De son lit, elle pouvait distinguer dans le lointain, le ciel gris transpercé par les nombreux immeubles. Le soleil fatigué disparaissait en laissant un léger voile orange dans le ciel.

Les enfants qui, quelques minutes auparavant, jouaient au ballon, se roulaient sur l'herbe, se battaient en riant de joie, étaient tous rentrés chez eux. Elle le savait au silence qui s'était installé.

Née dans ce quartier de banlieue parisienne, elle connaissait les habitudes de chacun. Dans quelques heures, deux au plus, Azzedine viendrait avec ses potes occuper le square. On le soupçonnait d'être un dealer. Pendant une bonne partie de la nuit, on entendait sa musique en fond sonore (du rap en priorité). Le voisin, deux étages plus bas, ouvrirait sa fenêtre pour lui demander de cesser son vacarme, en le menaçant d'appeler la police.

Ses pensées vagabondaient dans toute la cité : du square au centre commercial, de la maison des jeunes au marchand de fruits, de la gare à l'école, de la pizzeria du

coin de la rue à l'appartement de sa meilleure copine Fatima qui habitait avec ses neuf machos de frères dans le monstrueux bâtiment à gauche du sien. Avec cette dernière, elle inventait des chorégraphies dansées sur des morceaux de musique américaine (funky, soul, RnB, etc.), chorégraphies inspirées des clips diffusés sur les chaînes musicales. Un cognement à la porte de la chambre coupa net ses rêveries.

— Entrez ! dit-elle sur un ton légèrement agacé.

Le visage accueillant de sa mère occupa l'encadrement de la porte. De bonne taille comme sa fille, elle possédait un physique agréablement proportionné, de grands yeux en amande, des cheveux d'un noir soyeux coupés court et une teinte de peau satinée d'un rouge brun.

— Dors ! Ma gousse de vanille. Demain, c'est le grand jour.

Elle lui lança une bise avec sa grande bouche aux lèvres épaisses et charnues. Aussitôt, elle disparut. Vanilla secoua la tête de mécontentement.

Le sommeil rattrapa ses pensées, qui devinrent des rêves de voyage ou plutôt des cauchemars dans des contrées lointaines peuplées de mangeurs d'hommes, de serpents venimeux, de moustiques assoiffés de sang et de cafards aussi gros que des orteils, pouah ! ...

« Les passagers à destination de la Martinique sont priés de se rapprocher de la porte 6 pour les formalités de douane. »

Vanilla bondit du banc métallique sur lequel elle était assise depuis une heure. Son père ramassa une sacoche contenant leurs cartes d'identité ainsi qu'un lourd paquet posés à ses pieds.

Elle suivit ses parents, son sac au dos et une bande dessinée à la main.

Le douanier, dans une cage de verre, les inspecta sous toutes les coutures, ses lunettes posées en équilibre instable au bout de son nez. Il insista sur l'adolescente.

— Pourquoi me dévisage-t-il ainsi ? maugréa-t-elle.

— Passez de bonnes vacances, leur dit-il, presque sur un ton de reproche.

Après le contrôle des bagages dans un appareil avançant lentement les sacs pour les rejeter nerveusement, et le passage au détecteur de métaux (il a sonné au moins trois fois pour le père de Vanilla), ils se retrouvèrent dans une longue allée. Des gens agités marchaient tous dans la même direction dans un hall clos par d'immenses baies vitrées. Un type blond bouscula l'enfant sans s'excuser, puis une grosse dame lui aplatit le pied sans oser la regarder. Le groupe se sépara dans la marée humaine. L'air devenait électrique à cause de l'impatience des voyageurs. Vanilla se sentait de plus en plus mal. Sur une queue, à droite, ses yeux croisèrent ceux de sa mère qui,

de son côté, la recherchait hâtivement. Elle se rapprocha difficilement en jouant des coudes.

Les voici enfin dans l'avion ! Sa mère était à sa droite et une vieille femme à sa gauche, près du hublot. Vanilla s'assit lentement. Ses parents rangèrent les sacs et le lourd sachet dans un coffre au plafond. Il semblait tellement chargé, qu'on le força à se fermer d'un coup sec. Vanilla n'était pas du tout rassurée avec cette masse comme une épée de Damoclès sur sa tête.

Elle observait, méfiante, chaque recoin du compartiment bondé de monde. Une hôtesse de l'air s'empressa de faire quelques gestes pour montrer l'emplacement des gilets de sauvetage alors qu'une voix expliquait, en français, en anglais et dans une langue inconnue, la scène. Cette démonstration accentuait son malaise.

— A quoi tout cela nous servirait-il, si l'avion tombait en chute libre, hein ? pesta-elle contre elle-même.

— « *Fasten your seat belt, please!* Attachez vos ceintures ! Dans dix minutes nous décollerons de l'aéroport d'Orly Sud. Nous vous rappelons qu'il est formellement interdit de se lever avant le signal. Vous êtes sur un vol non fumeur. »

Un lourd silence s'installa à l'intérieur de l'appareil. A mesure qu'il avançait sur la piste, le cœur de Vanilla se mettait à battre de plus en plus fort la chamade et son ventre se resserrait.

Elle allait étouffer, c'était sûr.

L'Airbus bondit sur la piste en craquant de ci de là. Il dévora les quelques mètres du sol français qui lui restaient. Les réacteurs sifflèrent, le fuselage ronfla, l'avion allait-il se désintégrer ? Subitement, son propre poids la coinça sur le siège inconfortable. L'avion prit lourdement de l'altitude, vira sur la gauche et se stabilisa.

L'adolescente préférait demeurer dans l'obscurité sécurisante de ses paupières closes. C'était la première fois qu'elle prenait l'avion. Elle n'avait jamais voyagé en bateau non plus. Les seuls moyens de locomotion qu'elle connaît sont le métro, le bus, son vélo tout terrain et bien sûr ses deux pieds. Elle était rarement sortie de la région parisienne, mises à part une excursion avec la maison des jeunes au Mont Saint-Michel et une colonie de vacances dans le Sud de la France où elle avait pris son premier bain de mer. Rien de comparable avec la piscine où elle suivait régulièrement des cours de natation.

— Quelle idée de partir aux Antilles ! Il y a tant à faire à Paris durant les vacances ! Non mais quelle vieille idée !

Elle avait dû annuler tous ses rendez-vous avec sa bande de copines de cinquième.

Sa mère lui avait simplement répondu à titre d'explication :

— Pour renouer les liens familiaux, ma colombe !

— Pour renouer les liens familiaux ? avait répété Vanilla, en faisant sa moue habituelle de désapprobation.

Qu'allait-elle trouver là-bas ? Elle n'avait surtout pas envie de s'enfermer dans un « bled ringard ».

Une main froide tapota soudainement la sienne.

— Tu as peur, ma petite ?

Vanilla examina rapidement les alentours. Maman dormait, exténuée par l'organisation du départ alors que papa feuilletait un journal de football.

La dame près du hublot lui offrait une barre chocolatée. Elle refusa poliment même si elle en avait envie. On lui avait appris à ne rien prendre des inconnus. Voyez-vous, le monde était si tordu.

— As-tu peur ? reprit la dame du hublot.

— Hon, répondit Vanilla en hochant la tête.

La dame se mit alors à lui raconter des épisodes de sa vie. Elle écouta par politesse d'une oreille distraite.

— Non mais, il fallait que ça tombe sur moi ! grommela l'enfant.

Elle s'endormit au moment où la dame lui narrait son premier séjour en Martinique, séjour merveilleux et enrichissant, où elle avait rencontré l'amour de sa vie. Puis la voix devint monotone, lointaine et disparut enfin.

Vanilla fut réveillée par une charmante hôtesse lui proposant une collation sur un plateau. Elle bouda l'entrée, puis engloutit le pain le fromage et une macédoine de légumes accompagnée de poulet rôti. Une boisson gazeuse la désaltéra.

Le temps d'évacuer plateau et tablette, elle sombra à nouveau dans les profondeurs du sommeil protecteur. Le son agréable d'un arpège musical suivi de la voix grave du commandant de bord la ramenèrent à la réalité.

« Messieurs et mesdames, j'espère que vous avez bien voyagé. Nous atterrirons sur l'aéroport de Fort-de-France dans une demi-heure. Veuillez attacher vos ceintures et rester à votre place jusqu'à immobilisation complète de l'avion. Le personnel se joint à moi pour vous souhaiter un agréable séjour. La température est de 27°, il est 15h30, heure locale. A bientôt sur nos lignes. »

L'avion à peine freiné, les passagers se ruèrent, qui vers les placards pour ôter les bagages à main, qui pour fuir la cage d'acier. Une confusion contagieuse gagna tout le compartiment. Des mères criaient après leurs garnements, des couples parlaient fort en se répartissant les charges, deux hommes eurent une altercation, des touristes échangeaient leurs impressions de voyage. Malgré la fatigue, tous semblaient soulagés. Leurs visages s'éclairaient et leurs humeurs se réchauffaient. Des rires

fusaient de partout. Le flux des voyageurs entraîna l'adolescente et ses parents vers la sortie. A chaque pas sur le tarmac, la chaleur imprégnait un peu plus la banlieusarde pour lui signifier la dominance du climat. Elle était maintenant en sueur sous son pull inutile. Ses cheveux brûlaient horriblement, car les rayons du soleil dardaient impitoyablement sur sa tête.

Dans le hall, deux tapis roulants vomissaient le fret sous l'œil impatient des propriétaires. Les plus pressés s'agglutinèrent au début du tapis en se gênant mutuellement. Le chariot surchargé, la famille Isman s'engagea vers la sortie de l'aérogare.

— Quelle cohue ! chuchota la mère de Vanilla.

Des dizaines de regards scrutèrent la petite troupe. Des pancartes à bras levés interpellèrent des individus au passage de la douane. Depuis combien d'années n'avaient-ils pas foulé la terre de leur île natale ? Ils en avaient oublié le goût et l'odeur. Ils avançaient comme des naufragés en pleine mer en espérant une bouée de sauvetage.

Personne pour les accueillir ! Ils se sentaient étrangement seuls. L'émotion et la fatigue eurent raison de l'impassibilité légendaire du père Isman. Celui-ci ronchonna :

— *La yo yé ?* Où sont-ils ?

— Qui vient nous récupérer ? s'angoissa Vanilla. Devaient-ils attendre encore longtemps ou prendre un des rutilants taxis garés en colonne devant l'aérogare ? Et pour aller où ?

Elle ne le savait même pas. Ils succombaient au découragement lorsqu'une jeune femme s'approcha de sa mère, les bras ouverts. Elle l'écrasa dans son étreinte.

— *Sa'w fè Vivi ?* (La première fois qu'on appelait Maman ainsi). Comment vas-tu ?